

L'histoire d'une ombre

corinne rondeau

Les yeux grand ouverts, à l'arrêt devant les volumineux présentoirs vitrés de la Villa Sauber du Nouveau Musée National de Monaco, je me souviens que j'ai eu toujours une sainte horreur des timbres et des puzzles. Puis je pense à Roland Barthes.

L'auteur de *La Chambre Claire* a vécu avec sa mère, et dans l'ombre d'un accomplissement : écrire un roman. *Roland Barthes par Roland Barthes* et *Fragments du discours amoureux* en étaient les indices flagrants. Il n'a échappé à personne que ces livres relèvent d'une conception moderne et romantique, continuité heurtée de fragments de fiction, d'essai, d'autobiographie. Syncopé comme on est vivant. Si on reste logique, le roman est *dans* la vie. Il doit prendre beaucoup de place, et demander sacrément de temps pour attraper non pas les fragments – ce qui est déjà écrit et tout ce qu'on sait sur eux –, mais ce qui est *entre* pour les destituer de leur origine, de leur construction, pour faire du neuf avec du vieux. Ce qui est épatant dans cette affaire c'est le déplacement opéré par le savoir sur le roman et le savoir en général : Roland Barthes a finalement écrit des romans que personne ne peut plus identifier comme tels. Épatant encore car la reconnaissance n'est plus le souci premier ni même secondaire. Une vraie bouffée d'air, de vrais romans quand toute l'actualité devient un problème d'identité, et encore pire d'identification. Exploration des croisements et des agencements des formes littéraires proche du *Pétrole* de Pasolini : « C'est un roman. Mais ce n'est pas écrit comme un vrai roman. Sa langue est celle des essais, des articles de revues, des critiques, des lettres, et même de la poésie. »

La mère morte en 1977, tombe l'effroi, « caractère discontinu du deuil ». Ce sera une « pierre » au cou. Roland Barthes se laisse mourir, hospitalisé après un accident de la circulation devant le Collège de France.

« Je m'ennuie partout », écrivait-il dans son *Journal de Deuil*. Quand il n'y a rien à féconder de l'ennui, reste à classer. On classe ce qui est là. On invente des classements, pas ce qu'il y a à classer. On classe des amas, qui coaguleraient si on n'y mettait les mains. De l'air et de l'ordre avec un geste. Premier d'une collection. Comme des timbres tombés en pluie d'une enveloppe. En un coup d'œil jeté sur la table, le cours de l'enfance est changé : on arrête les puzzles. Le petit rectangle dentelé de papier affine rapidement la prise ; agrément la main d'outils : pince, loupe ; propose une amorce d'infini : tant qu'il y aura des timbres. Des puzzles, on en accumule les boîtes, mais les timbres c'est autre chose. On commence à rêver de bouches, et de langues, avant-postes d'un visage. D'un corps, d'une histoire, d'une géographie. Rêver de voyages dans le temps et l'espace avec son premier timbre. On fabrique des dessous, pendant que bien sage, on classe. Sage comme un timbre. On comprend vite que l'invention se tient au mieux dans le classement. Ce qui n'empêche pas d'être précautionneux. C'est un grand réconfort de se dire que l'invention et le rêve sont donnés. « Le mythe ne cache rien. »

Après la Villa Paloma, premier volet de l'exposition *Construire une collection*, on découvrait à la Villa Sauber *Welt* d'Hans Schabus, une collection de timbres sans être de philatélie. Chronologie, géographie, critères essentiels de ce qui se nommait jadis la timbrologie, sans parler du fétichisme commémoratif de l'histoire, des personnalités passent à l'as. Reste un dégradé chromatique, genre « arc-en-ciel ». Phénomène d'un monde caché qui apparaît sous un nuage fondant en gouttelettes de pluie, petits prismes qui décomposent la lumière en couleurs. Le monde (*Welt*) commence quand le caché n'est jamais qu'un déplacement de l'expérience du visible. Les catégories de la philatélie déconstruites par un arc-en-ciel ou une charte chromatique, sont remplacées par une stratégie poétique. Commencer à faire monde autrement que par les conventions qui le décrivent ordinairement : le monde de l'art à son degré zéro, un monde avant le monde, tel l'arc-en-ciel, caché dans la transparence des jours, que la pluie vient révéler.

À côté de *Welt*, 977 photographies anonymes prises entre 1850 et 1930, achetées sur Internet à partir de 2006. Une des collections de l'artiste Linda Fregni Nagler, d'un genre particulier : « mère cachée ». Si Barthes avait connu ses images, aurait-il échappé à être la pierre sur laquelle on roule ?

Construire une Collection
NMNM / Villa Sauber
Linda Fregni Nagler, *The Hidden Mother*, 2006-2013
Hans Schabus, *Welt*, 2008
Photo NMNM/Andrea Rossetti, 2015





La presque totalité représente des portraits d'enfants en bas âge, assis sur un fauteuil. Sauf que quelqu'un est déjà là qu'on a pris le soin de cacher sous une étoffe, une tenture, une couverture. Cet adulte assis sous l'enfant en grâce c'est un parent. Caché, pour permettre, pense-t-on, de contrôler la motricité de l'enfant le temps assez long de la pause. Un bout de robe dépasse parfois. Pour une époque où le vêtement fait du genre une convention, aucun doute, il s'agit d'une femme. Et dans le cas où le recouvrement n'est pas complet, la tête est effacée, voilée ou griffée. L'explication du temps de pause a bon dos. À l'évidence on a fait disparaître toute autre présence en dehors de l'enfant. Mais finalement l'ascendant logique a raison de la collection : *The Hidden Mother*. La mère cachée. Le général emporte le singulier. Général qui est l'ombre d'une mère sous laquelle se love sa progéniture, et l'illusion. Sur quelques clichés, un bras impératif, tendu à la perpendiculaire, fixe l'enfant, d'un « regarde droit devant toi ». L'évidence est entière : le semblant de l'autonomie. Dès le commencement, on a le cul posé sur l'illusion. L'illusion d'une construction qui aliène le passé à une ombre, elle ressemble au « lien ombilical » qui bloque la mémoire de Barthes, chaque fois qu'il est devant une photographie de sa mère. Ombligo présent partout dans son *Journal de deuil*. « Et là où ça va le moins mal, c'est quand je suis dans une situation de *prolongement* de ma vie avec elle. »

Je me prends à rêver que la collection de Linda Fregni Nagler est un début de roman, du roman de Barthes peut-être. Il commencerait par une annonce repérée sur eBay : « drôle de bébé avec la mère cachée ». Plutôt qu'une mère, des images anonymes. Quelque chose d'un *donné* sans l'ombilic.

Ne pas être l'auteur et fabriquer un monde, même en négatif pour ne plus être voué à la mélancolie, la nostalgie ou le désespoir. Un peu à la manière de Linda Fregni Nagler qui introduit dans chacune de ses collections un élément fabriqué, un faux, une blague, un détail que la collection a tendance à masquer : toujours le singulier sous le rouleau du général. La mère cachée est le signe le plus clair de ce retournement qui n'a rien à voir avec le désir de retirer ce qui la cache. Si seulement, Barthes avait écrit ce roman, au lieu de devenir une pierre, on aurait eu un écrivain, même raté, au lieu d'un mythe : la littérature mise en échec par l'ombre réelle d'une mère. On n'est jamais le fils ou la fille d'une mère, à moins de se consacrer à la généalogie ou de se consumer dans les sentiments. C'est là que l'idée de la littérature moderne fait écho à l'art contemporain : inventer un fragment dans le donné comme un mouvement entre ce qui préexiste et ce qu'on en fait exister. Définition possible de la fiction : petite chose qui change tout. Et nous accorde la seule croyance viable et vivable : croire que les histoires sont vraies. Croire à l'ombre d'une réalité qui n'est pas nécessairement celle d'une mère.

Les Villas monégasques en étaient pleines, de fictions je veux dire. Si le musée détient une importante collection de maquettes de scénographies de ballets et d'opéras, héritage de l'Opéra de Monte-Carlo, son esprit est hanté par *Le Spectre de la Rose* créé par Diaghilev. On sait que Nijinski avait produit le redoublement d'un saut, de telle sorte qu'il restait suspendu dans les airs et disparaissait dans les coulisses, médusant les spectateurs. Il n'y a ni maquette du ballet, ni image du saut. D'aucuns diront c'est affaire de hors-champ, je dis plutôt la vie est comme un vrai roman, ailleurs.

Une fiction, commencement d'un monde qui a cessé de ressembler au monde. Une collection. Quelque chose perdu qu'il n'est pas question de retrouver. C'est la différence entre se souvenir des autres et avancer seul dans l'ombre d'une histoire.

Linda Fregni Nagler

The Hidden Mother (Détail), 2006-2013. Collection MNM. Photo MNM/Andrea Rossetti, 2015

Corinne Rondeau est Maître de conférences Esthétique et Sciences de l'art à l'Université de Nîmes, critique d'art, collaboratrice à *La Dispute* sur France Culture.

Construire une collection. MNM - Nouveau Musée National de Monaco / Villa Sauber, 17 avenue Princesse Grace, Monaco. 21 mars - 27 septembre 2015